

P O L A R

Tchinguiz Abdoullaïev



Le fardeau des idoles

Une enquête de Drongo,
ex-agent du KGB

 *l'aube*

LE FARDEAU DES IDOLES

Collection *L'Aube noire*
dirigée par Marion Hennebert

Titre original : *Бремя идолов*

© Tchinguiz Abdoullaïev, 1999

© Éditions de l'Aube, 2013
pour la traduction française
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-0610-4

Tchinguiz Abdoullaïev

Le fardeau des idoles

Une enquête de Drongo, ex-agent du KGB

roman traduit du russe par Robert Giraud

éditions de l'aube

Du même auteur, chez le même éditeur :

Une cible parfaite, 2012 ; l'Aube poche, 2013

*«The One remains, the many
changes and pass.»*

(« L'Un demeure, le multiple
change et passe. »)

Percy Bysshe Shelley, *Adonais*

PROLOGUE

À vingt-huit ans, qu'elle paraît belle, la vie ! Il déplie le journal et se plonge dans l'article qui lui a paru si réussi ce matin. Il a beau commencer à être connu dans les milieux du journalisme, il a beau passer pour l'un des espoirs de la profession, il se réjouit comme un gosse de voir imprimé chacun de ses nouveaux articles. Quand il emprunte le métro, le bus ou le trolley, il cherche à lire sur les visages l'effet qu'a pu produire son dernier papier, et ce que les gens ont pu penser de son auteur. Ah, qu'il fait bon se convaincre de sa propre importance, même si l'on en est déjà persuadé ! De toute façon, il sait parfaitement ce qu'il vaut. Et lorsqu'il lui arrive de voir un de ses articles cité ou commenté par un de ses aînés, il a l'impression de se hisser à leur niveau.

Slava Zvonariov était un grand gars un peu dégingandé. En dépit de la haute opinion qu'il avait de lui-même, il ne s'était pas complètement libéré de sa timidité, mais il avait au moins appris à ne plus rougir quand il adressait la parole à des inconnus. Il devait avoir un certain talent pour avoir su, en si peu de temps, devenir l'un des collaborateurs les plus appréciés d'une feuille aussi populaire que *Le Fataliste moscovite*. Six ans seulement après être parti à l'assaut de la capitale, Slava Zvonariov était devenu l'une des plumes les plus acérées de Moscou. Il en était redevable à sa fringale de provincial aux dents longues, prêt à arracher le succès par un

labeur acharné. Propriétaire d'un deux-pièces, d'une Lada couleur asphalte mouillé, touchant un bon salaire et des piges grassouillettes, il commençait à faire son trou.

Quand il referma la porte de son appartement, Slava ne se doutait pas qu'il était attendu quelques étages plus bas...

À Voronej, d'où il était originaire, il avait d'abord rêvé à la carrière de journaliste télé. Mais une fois arrivé à Moscou avec en poche le diplôme de l'institut de formation des enseignants de sa ville natale, il comprit qu'un petit défaut de langue et le mal qu'il avait à surmonter sa timidité lui barraient la route du petit écran. Il commença donc par placer des articles dans un petit journal en mal de sensationnel. Étant donné que ce journal était lu volontiers par les Moscovites, toujours avides de potins, des pros remarquèrent ce jeune auteur. Et comme il n'était pas économe de ses pas et qu'il avait un bon style, on lui proposa d'abord, pour le tester, de faire des piges au *Fataliste moscovite*, puis d'intégrer l'équipe rédactionnelle.

Avant de quitter son appart, il se plut à jeter encore un coup d'œil à l'article étalé sur sa table. Son papier, consacré à la corruption dans le milieu des magistrats, remplissait presque toute la page deux. Difficile de contester les faits qu'il produisait, pensa-t-il avec un sourire satisfait. Dès hier, à la suite de son article, le ministère de la Justice avait sorti une déclaration mettant en cause les attaques calomnieuses de certains journalistes contre les représentants du système judiciaire. Puis il annonça pour le jour même une conférence de presse, au cours de laquelle le ministre en personne s'apprêtait à réfuter les accusations formulées dans l'article de Zvonariov.

L'homme debout sur le palier finit une dernière cigarette, la froissa entre ses doigts de la même manière que les précédentes et la mit soigneusement dans sa poche, comme s'il faisait collection de mégots.

Au moment de sortir, Zvonariov, jetant un regard sceptique sur son vieux veston, sortit celui qu'il s'était payé dernièrement dans un magasin chic récemment ouvert, en l'honneur de ses trois ans de travail au *Fataliste*. Il avait déboursé 500 dollars presque sans hésiter, pour un veston bleu foncé qui lui allait à merveille. Un coup d'œil au miroir le laissa pleinement satisfait du vêtement, qui convenait parfaitement aux circonstances.

« Il faut que je me dépêche de faire venir ma sœur de Voronej, pensa Zvonariov. Elle se morfond là-bas. Elle va bientôt passer son bac, je l'aiderai à entrer en fac. Les premiers temps, elle pourrait loger chez moi. Ce sera plus commode. Même si elle ne réussit pas tout de suite son concours d'entrée, elle respirera au moins l'air de la capitale. »

Sa grande différence d'âge avec sa sœur – près de onze ans – s'expliquait par une longue maladie de leur mère, qui n'avait pu envisager tout de suite un deuxième enfant. C'est peut-être pour cela qu'elle était le chouchou de la famille – du frère aîné comme des parents.

Sur le palier, l'inconnu regarda sa montre. 10 heures et demie. Le flot pressé des travailleurs du matin s'était écoulé avant qu'il ne soit 9 heures. Seuls quelques isolés descendaient encore l'escalier.

Une mamie passa avec sa petite-fille. Celle-ci salua poliment l'inconnu, comme on lui avait appris à le faire. L'homme se tourna vers elle, lui adressa un sourire contraint et lui fit un signe de tête sans prononcer un mot.

Zvonariov se regarda une dernière fois dans la glace, se fit un clin d'œil et sortit de chez lui.

Évidemment, son appartement était exigu, peu reluisant, égaré dans une lointaine banlieue, mais il ne pouvait pas se permettre mieux pour l'instant. Et encore, pour l'acheter, il avait dû taper ses relations, qu'il remboursait petit à petit. Il avait compris tout de suite qu'il était chimérique de vouloir

faire carrière dans la presse à Moscou sans posséder un logement et une voiture. Sinon, on dégringolait d'un coup de plusieurs échelons dans la hiérarchie sociale.

En tournant la clé dans la serrure, il pensa à Valentina. Il fallait qu'il lui téléphone. Il ne l'avait pas encore fait depuis leur récente brouille. Il avait décidé de lui laisser quelques jours de réflexion. C'était une gentille fille, mais avec une tendance à le prendre un peu de haut, faisant étalage, devant le petit provincial qu'il était, de son appartenance à la bohème moscovite. Certes, elle avait dans ses relations une belle brochette d'artistes et d'écrivains, du « gros gibier », même à l'échelle de la capitale. Si on ajoute à cela que son père était un peintre assez connu, que ses parents habitaient un immense quatre-pièces en plein centre et qu'elle était fille unique, elle faisait un très beau parti. Il devait seulement ne pas se laisser marcher sur les pieds. Non, ce ne serait pas un mariage de raison : Valentina était une fille mignonne, compréhensive et sensible. Mais elle manquait parfois de retenue et pouvait, pour remettre quelqu'un à sa place, lâcher une vanne un peu déplacée. Enfin, à la longue, s'il n'arrivait pas à lui faire passer ce défaut, il devrait pouvoir s'en accommoder.

L'inconnu, en entendant des pas, se raidit. Un garçon dégringolait l'escalier, l'air pressé. Il attendait ce jour-là une nouvelle livraison de bouteilles qui, d'après l'étiquette, contenaient de l'« eau minérale gazeuse ». En fait, c'était de l'eau du robinet où l'on avait ajouté du bicarbonate et du sel. Une petite fraude susceptible de rapporter pas mal d'argent, et le garçon se dépêchait d'aller réceptionner la marchandise. Il sortit son portable sans prêter attention au bonhomme planté un peu au-dessus de l'entrée de l'immeuble et qui se détourna d'un air indifférent en le voyant passer.

Zvonariov ferma enfin sa porte et appela l'ascenseur, qui ne manifesta pas la moindre réaction. Une fois de plus, la machine refusait de desservir le septième. Il jura et emprunta

l'escalier. Il se faisait une raison : on ne peut pas tout avoir tout de suite. Encore un peu de patience, et quand il en aurait les moyens, il changerait d'appart.

L'inconnu prêta l'oreille au bruit des pas. Il était près de 11 heures : c'était le moment prévu. Il entendit le journaliste dévaler l'escalier. Il n'avait pas à se demander qui il apercevrait dans une seconde. Il connaissait sa « cible » de vue. Zvonariov, lui, se hâtait ; il savait qu'il avait encore à faire le plein. D'après ses calculs, il ne lui restait d'essence que pour une demi-heure de route.

L'inconnu se figea, collé au mur. Slava fit machinalement un signe de tête à cet individu qu'il voyait pour la première fois. L'homme sortit son pistolet. Zvonariov eut le temps de penser qu'il lui fallait absolument téléphoner à Valentina, et aussitôt il ressentit un coup violent dans le dos. Il ne comprit même pas ce qui lui arrivait. Il crut que l'inconnu du palier l'avait renversé d'un coup de pied ou de poing. Il voulut se retourner, dire au voyou ce qu'il pensait de ses façons de faire, mais un deuxième coup le fit s'étaler sur les marches. La douleur n'était pas celle d'un coup de pied. Il n'eut même pas peur. Il pensa seulement à sa veste neuve, payée si cher et si bêtement trouée.

L'inconnu fit quelques pas en direction de Zvonariov, qui vivait encore. Sa victime entendit ses pas et comprit enfin, à cette même seconde, que c'était un assassin qui allait l'achever. Prenant conscience de l'horreur de sa situation, il rassembla toutes ses forces pour hurler de frayeur, crier à l'injustice. Il n'avait que vingt-huit ans, toute une belle vie à vivre, tout son avenir devant lui...

Il ne sentit pas le coup de grâce. Et ce fut le néant. L'inconnu se pencha vers lui, hocha la tête d'un air satisfait, dévissa le silencieux et alla pour sortir. Au moment de franchir la porte, il se heurta à un gamin qui revenait de l'école, tout heureux de l'absence d'un prof qui lui permettait

de rentrer chez lui plus tôt que prévu. Il regarda, étonné, l'homme qui l'avait bousculé. Le meurtrier marqua une hésitation. Il avait encore le temps de revisser le silencieux et de liquider ce témoin qui avait pu mémoriser ses traits, mais il aperçut une femme qui se dirigeait vers l'entrée de l'immeuble. S'il ouvrait le feu, il attirerait l'attention d'autres voisins. Il lâcha alors la porte et se hâta vers la voiture qui l'attendait.

Le collégien, voyant que l'ascenseur était en panne, s'engagea dans l'escalier et découvrit aussitôt le corps de Zvonariov baignant dans une mare de sang. Il s'arrêta, terrifié. Le tableau qu'il avait sous les yeux resterait longtemps gravé dans sa mémoire. Derrière son dos retentirent les pas lourds de la femme entrée à sa suite. Elle aperçut le garçon et s'apprêtait déjà à le gronder pour avoir séché un cours, mais en voyant le sang, elle se mit à hurler...

PREMIER JOUR

Chapitre I

Quand, le matin, on se dépêche pour ne pas être en retard au boulot, on oublie toujours la moitié de ses affaires ! La jeune femme omettait souvent soit de changer la cassette, soit de vérifier la bonne marche de son magnétophone, qui avait la détestable habitude de la lâcher au plus mauvais moment. Ou, pire encore, elle oubliait son stylo et devait en quémander un à ses collègues, ce qui, évidemment, ne plaidait pas en faveur de son sérieux.

Mais l'essentiel était qu'elle soit habillée et maquillée convenablement. Rimma Krivtsova était correspondant parlementaire de *Temps nouveaux* et, malgré ses vingt-six ans, elle avait su justifier la confiance de ceux qui l'avaient recommandée pour ce poste. À dire vrai, la chance l'avait servie. Son prédécesseur s'étant retrouvé à l'hôpital avec un ulcère, le patron lui-même avait pris la décision de lui faire assurer le remplacement et de lui délivrer une accréditation pour le centre de presse de la Douma.

De petite taille, mais solide et bien balancée, avec un nez retroussé un peu enfantin, elle portait des lunettes à grosse monture pour se donner l'air un peu plus sérieux. Ses cheveux coupés court lui permettaient de ne pas perdre trop de temps le matin à sa coiffure, à l'exception des fois où elle voulait se donner une allure plus sophistiquée. Elle aimait les pantalons d'homme souples et les longues vestes, mais depuis qu'elle avait en poche son accréditation de

journaliste parlementaire, elle s'était abonnée aux jupes, de préférence maxi, qui, malheureusement, dissimulaient ses jambes agréablement galbées. Mais que ne ferait-on pas pour soigner son apparence !

Rimma avait suivi les cours de journalisme de l'université de Moscou, ce qui lui avait assuré de nombreuses relations ; elle avait eu comme profs des grands noms de la profession. À une époque où les publications poussaient à Moscou comme des champignons après la pluie, et qu'affluaient dans la capitale des provinciaux voraces, il était fort utile de disposer du diplôme d'un établissement prestigieux ainsi que de bonnes relations.

Rimma avait pour père un diplomate de carrière en poste dans un pays d'Amérique du Sud. Il était parti là-bas avec sa femme, laissant sa fille dans leur grand appartement aux soins de sa grand-mère. Enfin, on ne peut pas dire que la tutelle de la grand-mère pesait beaucoup à sa petite-fille. Quand le père téléphonait, la grand-mère, en sa qualité de chaperon, assurait aux parents que la jeune fille bossait du matin au soir et n'amenait pas d'hommes à la maison. En réalité, Rimma invitait parfois des amis et permettait même à certains d'entre eux de rester pour la nuit, à condition de ne pas faire trop de bruit et de ne pas réveiller la grand-mère. Les chéris faisaient leur possible pour ne pas troubler le silence. Néanmoins, si la grand-mère n'était pas sans se douter de ces visites nocturnes, elle feignait, au matin, n'avoir rien entendu, ce qui lui valait un surcroît d'affection de la part de Rimma.

Le seul désagrément, dans la vie de Rimma, était de ne pas savoir conduire ; aussi, la Volga paternelle demeurait dans le garage à prendre la poussière. Plusieurs fois, elle avait demandé à des connaissances de l'installer au volant de leur voiture, mais toutes ces tentatives avaient failli se terminer par un accident, et elle avait même fini par percuter un car surgi brusquement sur une route de campagne. Depuis, elle

avait fait son deuil de la conduite et se voyait donc contrainte d'utiliser les transports en commun. Heureusement, elle avait une station de métro juste en face de chez elle.

Cela ne faisait pas deux mois qu'elle couvrait les travaux parlementaires, et elle n'avait encore produit que quelques brefs reportages. Les membres de la Douma étaient, pour l'essentiel, des personnages graves et compassés, qui opposaient des refus à peine polis à ses demandes d'interview. D'après ce que lui avaient raconté ses collègues, elle ne s'attendait guère à mieux; néanmoins, en se rendant à chaque nouvelle séance, elle espérait en ramener le meilleur des reportages. Mais les jours se suivaient, et rien ne venait en troubler la routine.

Ce jour-là, Rimma filait à une réunion de commission sur la question agraire. Une réunion qui promettait d'être plutôt barbante, mais le rédacteur en chef avait insisté pour qu'elle y assiste et qu'elle en ramène un bon papier. Aussi elle s'était levée de bonne heure et se hâtait vers le métro, de façon à ne pas manquer le début.

Elle était déjà en route quand elle s'aperçut qu'elle avait oublié son laissez-passer. Elle dut revenir, tirer sa grand-mère du lit à grands coups de sonnette, fouiller à la recherche de ce fichu laissez-passer pour se souvenir soudain, au bord du désespoir, qu'elle l'avait changé de sac. Elle se vit obligée de faire du stop pour rattraper au maximum le temps perdu.

Les gardes et les policiers qui examinèrent ses papiers entreprirent de retourner son sac, ce qui lui fit perdre encore quelques précieuses minutes. Aussi Rimma, à peine libérée, s'élança dans l'escalier sans prêter attention à rien, sans même entendre qu'on lui criait que la réunion de la commission était reportée.

Quand la jeune femme, hors d'haleine, poussa la porte de la salle prévue, elle la trouva vide. Elle la parcourut d'un regard ébahi, consulta sa montre et se laissa choir sur une chaise avec un profond soupir. Ou bien elle s'était complètement

trompée de jour et d'heure, ou bien, par chance, la réunion de la commission avait été remise à une autre date, et le patron ne pourrait rien lui reprocher. Juste à ce moment, en tentant de remettre son laissez-passer dans son sac, elle le laissa échapper. Elle se pencha pour le ramasser, mais ses doigts, au lieu de le saisir, ne firent que le repousser plus loin. Elle lâcha un juron, s'agenouilla et plongea sous la rangée de tables. Au moment où elle tenait enfin son précieux carton et s'apprêtait à refaire surface, elle entendit deux personnes entrer dans la pièce. Ou plutôt, elle aperçut deux paires de pieds. L'une portait de coûteuses chaussures de cuir noir à semelle épaisse, et l'autre, des souliers fauves dont les flancs éraflés avouaient l'âge. Le possesseur des chaussures de luxe, entré le premier, s'arrêta, inspecta la pièce des yeux, puis se tourna vers son compagnon :

« Où en êtes-vous ? Vous pouvez parler, la pièce a l'air vide. »

Son interlocuteur se balançait impatiemment d'une jambe sur l'autre, comme s'il ne tenait pas en place.

« Tout est OK, entendit enfin Rimma. L'équipe est réunie. Ça fait tout une année qu'on les forme.

— Où les a-t-on recrutés ?

— Dans les banlieues. Des loubards, des gosses des rues. J'ai tout vérifié personnellement, comme vous me l'aviez demandé. Pas un seul n'a une famille normale. Ils ont des parents qui picolent ou qui moisissent en taule. Ils sont douze : plus qu'une équipe de foot.

— Pourquoi pas plus ? »

Rimma comprit qu'il ne s'agissait pas de sport et, sortant son magnétophone, elle le mit en marche, sachant pourtant qu'elle effaçait ainsi une interview de parlementaire.

« On a éliminé les tocards. On a gardé les plus jeunes, les teigneux, les crève-la-faim. Kochkine a sélectionné les cinq meilleurs.